pour toujours dans le souvenir de ceux qui eurent le bonheur d'y assister. Elle fut le plus magnifique cri de foi jeté vers le ciel par les Catholiques, et surtout par la population de Saint-Boniface. Un peuple qui produit de telles manifestations ne peut que vivre et grandir : car c'est Dieu lui-même qui l'anime de son esprit fécond et immortel. Aussi le Ciel exaucera-t-il sûrement sur les bords de la Rivière Rouge, comme il a fait sur les bords du Saint-Laurent, cette prière ardente que de mâles poitrines chantaient à plein cœur :

O Marie, ô Mère cherie,
Garde au cœur canadien la foi des anciens jours
Entends du haut du Ciel le cri de la patrie :
Catholiques et Français toujours !

Un missionnaire serviteur de Marie Immaculée.

MACKENSIE

Mission de N.-D. de Bonne-Espérance.

Extrait d'une lettre du R. P Ducot au R. P Tatin.

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Comme vous le savez déjà sans doute, j'ai quitté ma chère mission de Sainte-Thérèse que j'évangélisais depuis vingt-sept ans, pour venir à Good Hope prendre la succession du R. P. Séguin, décédé en France en 1902. J'en suis parti le cœur bien gros. C'est le 1er août de l'année 1903 que j'arrivais à mon poste. Malgré les encouragements qui m'étaient donnés, les renseignements que je recevais sur l'esprit de la population jetaient mon âme dans l'inquié-

tude. Mais le printemps venu, quand j'eus l'occasion de voir personnellement à peu près tous les membres de cette nouvelle population, j'éprouvai un immense soulagement et une grande joie. Je vis alors combien on avait exagéré les défauts de ces pauvres gens et combien on les avait peu compris. Il s'en faut bien qu'ils n'estiment pas beaucoup notre sainte foi. Jugez plutôt.

Des gens qui se recommandent à nos prières quand ils s'éloignent de nous pour retourner dans leurs forêts; des gens qui se confessent avec sincérité et poussent le scrupule jusqu'à s'accuser de choses que les circonstances dans lesquelles ils se trouvent rendent nécessaires et par là légitimes, comme de manger de la viande le vendredi parce qu'ils n'ont rien autre chose; des gens qui, lorsqu'ils se préparent à la sainte communion, font tous leurs efforts pour ne pas se souiller de la plus légère faute; enfin, des gens qui, dans le moindre petit malheur, reconnaissent aussitôt la main de Dieu qui les punit de leurs fautes, ces gens-là, certes, ne sont pas des gens qui n'ont pas la foi et avec lesquels il n'y a rien à faire. J'estime, au contraire, qu'il y a beaucoup à espérer. Leur éloignement forcé du prêtre et conséquemment leur profonde ignorance, leurs préjugés et l'inclination à la dissipation, plus naturelle chez le sauvage que chez les personnes civilisées, voilà les véritables causes de leur légèreté et des quelques désordres qui arrivent de temps en temps.

Lorsqu'on songe à l'impossibilité pour eux de fréquenter les sacrements par suite du manque de prêtres, à la nécessité dans laquelle ils se trouvent parfois de chasser ou de pêcher le dimanche pour leur nourriture, à l'absence de toute règle de conduite pour la vie au fond des bois, on comprend mieux leurs fautes passagères et on conclut que ces pauvres gens sont plus à plaindre qu'à blâmer. Ce n'est pas sans inquiétude que nous nous demanderions si à leur place nous serions meilleurs ! Pour moi, je les estime et je les affectionne sincèrement, et je ne pense pas qu'il s'en

trouve un seul parmi eux qui ne fût touché des enseignements de notre sainte religion et qui ne se convertît sérieusement si on pouvait convenablement l'instruire. Assurément il n'y en a pas un seul qui voudrait mourir sans l'assistance du prêtre. Hélas ! nous avons pourtant à le regretter trop souvent, ainsi que le nombre restreint des communiants.

Dieu merci, les choses commencent à changer de face. Le nombre de ceux qui sont admis à la sainte communion va en augmentant d'une manière notable, et le nombre des communions se multiplie heureusement. Les sauvages dans leur vie nomade ont tant besoin de secours, que je ne puis que les engager à communier aussi souvent qu'ils ont l'occasion de le faire pieusement. Pour eux, je le répète, c'est un droit et un besoin.

Depuis mon arrivée ici, je donne deux fois par an, vers Noel et au printemps, des cours de catéchisme réservés à ceux de tout âge qui n'ont pas encore fait leur première communion, et qui veulent la faire ou que j'exhorte à s'y préparer. Je leur consacre le plus de temps que je puis, une heure et demie ou deux heures pendant le séjour qu'ils font ici et qui varie entre une et trois semaines. Dès qu'ils assistent à ces catéchismes, les plus indifférents eux-mêmes finissent par prendre la chose à cœur et se préparent sérieusement à l'acte le plus solennel de leur vie. La plupart m'édifient beaucoup par leurs bonnes dispositions et généralement tous persévèrent dans ces bons sentiments. Leur indifférence diminue, grâce à la célébration des fêtes religieuses, et jusqu'au fond des bois ils mènent une vie plus vertueuse qu'auparavant.

Dans quelques familles ils récitent chaque jour ou au moins chaque dimanche la prière en commun, ou bien c'est le camp entier qui se réunit dans une loge pour y prier ensemble, ce qu'ils ne faisaient pas avant leur première communion. Bref, ces chers sauvages me donnent des consolations plus que je n'avais osé en espérer. J'ose me

promettre que les choses continueront et que dans quelques années tous les adultes et bon nombre d'enfants assez bien préparés auront fait leur première communion. Il y a trois ans, quand j'arrivai ici, il n'y avait que 130 communiants. Il y en a aujourd'hui 212, grâce à l'impulsion donnée par notre bien-aimé vicaire, Mgr Breynat, dans une de ses circulaires. L'affluence des Indiens à nos fêtes de Noel depuis trois ans a été remarquable. Jamais, à une seule exception près, ils n'étaient venus si nombreux. La seconde année, par suite d'un concours inattendu d'une bande de Loucheux, la maison était trop petite. On dut en placer une partie au premier étage de la maison pour ne pas les priver de l'assistance à la messe de minuit. Cette année, la maison était absolument comble. Ils étaient environ 210 à 220. Si ce nombre augmente on sera obligé d'en renvoyer une partie à une autre messe chantée, car le système de les placer au premier étage n'est pas sans inconvénient.

L'époque de la Noel serait peut-être la plus favorable pour s'occuper des Indiens; mais les fêtes du premier de l'an qui suivent de près leur faisant perdre en grande partie les fruits de leur ferveur, me font souhaiter de les voir partir le plus tôt possible. Ils se nuisent entre eux quand ils se trouvent en grand nombre durant un temps considérable. Leur visite au printemps n'est pas sans me donner de précieuses consolations. A cette époque, à peu près tous les sauvages viennent à la. mission, et tous généralement se confessent. Ils ne viennent plus tous ensemble comme autrefois, mais successivement. Les uns arrivent quand les autres partent ou sont sur leur départ, en sorte que c'est un va-et-vient continuel pendant plus de deux mois qui ne me permet pas de faire en leur faveur tout ce que je voudrais. Ainsi, il faut faire tout à la fois, confessions, catéchismes, instructions à l'église, catéchismes pour les enfants. Un seul prêtre ne peut suffire à tout. Or je suis seul actuellement. L'an passé, un de mes confrères

vint à mon aide, mais trop tard que pour me rendre les mêmes services qu'il m'avait rendus l'année précédente. Son secours m'a été cependant utile. Je souhaiterais bien de l'avoir encore, mais il paraît que j'y dois renoncer. Il a été chargé d'une autre mission. J'aurais pourtant bien besoin d'un confrère qui s'occupât des « Peaux de Lièvre. » Par suite de l'âge, je n'entends plus aussi bien, ce qui me rend de plus en plus difficile le ministère du confessionnal, et d'autant plus que je suis moins familier avec la langue « Peau de Lièvre » de Good Hope qu'avec celle du Fort Norman. Sa Grandeur Mgr Breynat m'a promis un nouveau confrère destiné aux Peaux de Lièvre. J'ai hâte de le voir arriver et de pouvoir le rendre apte à me remplacer dans quelques années, ou au moins à pouvoir aider celui qui me remplacera quand ma surdité, si je vis, m'aura rendu impossible le travail des confessions. Mais je crains de voir retarder encore la réalisation de mes désirs. Dans ce pays de nécessités urgentes et de cruelles déceptions, il n'est pas sage de compter sans hésitation sur les projets les plus justes et les plus légitimes. Il s'écoule tant de mois entre une promesse et l'heure de l'exécution que la mort et le jugement peuvent bien arriver avant.

Nous ne sommes plus que deux Pères ici : le R. P. Lecuyer, chargé de la mission des Loucheux dont la langue est sans contredit la plus difficile de tous les idiomes « déné. » Le R. P. Giroux, son prédécesseur, qui l'an passé a fait tous ses efforts pour la lui apprendre, nous a quittés l'été dernier pour se rendre à la Providence où il a pris la direction de la maison et du couvent des Sœurs de la Charité. Nous n'avons pas eu le bonheur de voir Sa Grandeur Mgr Breynat depuis longtemps ; peut-être serons-nous plus heureux l'été prochain.

Je termine, mon Révérend et bien cher Père, en me recommandant à vos bonnes prières.

Votre humble frère en Notre-Seigneur,

X.-G. Ducot, *O. M. I.*